

## LETTRE À ZOHRA DRIF

*Hélène Cixous*

Je n'ai pas écrit cette lettre. Elle est toujours là. Muette, présente, timide, c'est ma lettre à Zohra Drif. Elle reste avec moi, inécrite, patiente. J'ai une lettre blanche qui ne s'en va pas. Elle est adressée à Zohra Drif. Mais elle est retenue. Cette lettre a ses raisons. De ne pas s'écrire. De ne pas s'effacer. Elle s'adresse de ma part à Zohra Drif en Algérie depuis des dizaines d'années. Ce qui l'arrête juste avant le papier et la suspend entre mes rives, mes pays, c'est toute une histoire. La perte des mots que je n'ai jamais eus.

Tout a commencé en janvier 1957. Quand j'ai voulu écrire ma lettre à Zohra Drif. Un tel élan s'est déclaré en moi. Je lisais dans les journaux de Paris ce qui se passait en Algérie: la guerre de naissance faisait rage. La guerre dont j'avais désespéré, et qui avait enfin fleuri le jour de mon désespoir, en novembre 1954, le grand tremblement du temps, le pays enchaîné avait enfin arraché ses liens, et il secouait les piliers du temple métropolitain enfin! La veille j'étais partie, j'avais fui cette terre en peine que je ne pouvais ni caresser ni secourir ni appeler ma mère sans l'offenser. J'arrive en France, un pays étranger distingué élégant. J'arrive en France, croyais-je. Je ne m'y trouve pas. Ce pays n'est pas mon pays. J'y suis sauvage, un peu enragée, en alarme, dépassée jusqu'à l'écrasement par ses constructions et ses coutumes, je n'arrive pas à y arriver. Je deviens chèvre et bélier. Je trébuche sur les moquettes des immeubles bourgeois moi qui étais une pied-nu hier. Mais pas de nostalgie. Je n'étais pas chez moi derrière les grillages de mon berceau natal.

De l'Algérie mon amour et mon épouvante je suis libérée par l'Algérie qui naît. Elle se libère. Et c'est ce combat -dont j'avais désespéré- qui me libère enfin: je peux m'en aller sans que l'effroi, la honte la colère impuissante me poursuivent, et sans remords. Mon chagrin d'enfance à avoir eu pour sort une naissance ingrate malgré moi cesse de me persécuter. L'Afrique me donne mon premier départ. L'Algérie se délivrant me délivre des péchés que je n'ai pas commis et qui ont été déposés en cadeaux empoisonnés dans mon berceau.

Moi qui étais née sous l'apparence de la citoyenneté française, un frêle semblant datant pourtant, du côté de mon père, juif algérien aux ancêtres espagnols, de 1867, et qui fut brisé du jour au lendemain par les lois antijuives de Vichy. J. D. a raconté dans *Le Monolinguisme de l'Autre* (pp. 31 à 37) ce coup de force de l'Etat français asservi à Hitler, coup unique dans l'Histoire, qui fit de nous "français" mais juifs, en octobre 1940 et pour deux ans, nous nés "français", des sans-papiers, sans loi, sans toit, sans identité, sans école, sans profession.

La mer seule, notre bonne mer, nous protégeait de la déportation qui frappait nos semblables capturés en France. Nous fûmes dehors dedans. Le dehors devint mon dedans. Depuis je ne l'ai jamais plus quitté. Ma mère allemande juive venait de vivre avec toute notre famille germanophone la même annulation. "Français" comment aurais-je pu croire que nous l'étions, ni vouloir l'être lorsque après 1943 nous fûmes re-citoyennisés, pantins du bon plaisir d'un Etat qui asseyait son autorité sur un Empire colonial dont l'Afrique du Nord était le fleuron. J'avais 3 ans lorsqu'on me chassa du vrai jardin où je venais d'être

admise en tant que fille d'un médecin officier de l'armée française, et qui n'avait jamais été ouvert aux "indigènes". En octobre 1939 mon père le Docteur Cixous était médecin lieutenant dans l'armée française, sur le front tunisien. En octobre 1940 la petite que j'étais le vit dévisser sa plaque de médecin de la porte de notre maison: il n'était plus français ni médecin. Juif.

Des grilles hautes jusqu'au ciel, invisibles et mobiles ont encerclé mes enfances. Je fus toujours séparée de mes vrais proches comme de moi-même. Indécidable mais décidée et condamnée par un État inique à être ceci ou cela que je n'étais pas.

Je survivais entre les barreaux. L'Algérie m'avait donné le départ. Mais la France ne pouvait me donner l'arrivée. En 1955-56 j'habitais dans la langue française, dans les livres, dans le papier. Cette guerre, dans mes villes natales, c'était un rude printemps.

C'est alors que j'appris par les journaux que dans la Casbah d'Alger un chef FLN et sa compagne tenaient tête aux assauts de l'armée française. Je lus la légende instantanée. Dans la Casbah, la plus vieille des cités d'Alger, la plus repliée, la tortueuse, la cascade de ruelles aux fumets d'urines et d'épices, le secret d'Alger, et, si j'avais pu la nommer alors de son nom caché, je l'aurais appelée le sexe farouche et réservé, l'antique féminité. Oui la Casbah avec ses replis et son peuple puissant et pauvre, sa faim, ses désirs, sa vaginalité, ce fut toujours pour moi le sexe clandestin et vénéré de la Ville d'Alger.

Et elle résistait au viol.

Du fond de mon internement volontaire en France je suivais, spectatrice sans sol, sans toit, sans nationalité de l'âme, la pièce qui se jouait dans les lieux sacrés de mon antiquité. Shakespeare en Algérie. L'Acte de la Casbah. Entre: Zohra Drif. Voilà le sort et ses arrêts. J'aurais pu naître Zohra et j'étais née Hélène mais un peu de Zohra en moi n'avait jamais cessé de ronger le mors.

Entre Zohra. Je connais bien les sentes et les terrasses. C'est en Casbah que ma mère la Kabla fait les accouchements. La Casbah, lieu des natiuités.

J'eus un grand cri de joie. Ainsi il y avait une femme qui était en train de délivrer la Casbah. Elle a les cheveux blonds mousseux, un corps calme, -j'arrête-, je reviendrai

Toute cette histoire avait commencé dans l'acte précédent en 1947. Le décor: le lycée Fromentin, l'antithèse de la Casbah. C'est le plus beau lycée du monde. Un lieu mythique. Imaginez un ancien palais mauresque, dans des jardins étagés où se dressaient parmi les arbres énormes les oiseaux fleurs aux becs orangés des strelitzias. L'allée qui mène aux bâtiments de classes est flanquée de talus touffus. La bâtisse belle sur une petite colline, nichée sur les hauteurs d'Alger. Mais sur ses beautés primitives est étendue une mascarade guerrière: c'est que ce lycée a été pendant la guerre mondiale qui s'éloigne lentement de ses murs le siège de hautes instances politiques et militaires françaises. Alors on a mis à la maison un camouflage qui lui demeure et la monumentalise. Les murs sont peints à la fresque de faux arbres kakis et bruns. Trompe l'oeil. Tout est trompe l'oeil. C'est là au Lycée Fromentin que mon père, venant d'Oran la bouillante pour s'installer dans un quartier misérable d'Alger, m'inscrit à la rentrée 1947. Ce qu'il ne sait pas: ce lycée est gouverné jusque dans les tréfonds de son âme par l'esprit du *numerus clausus*. L'esprit de Vichy. Qu'est-ce que le "Numerus Clausus". *Le chiffre clos*. Ces mots latins ennoblissent une lèpre mentale: Chiffre clos cela veut dire exclusion: Le beau lycée hier encore avait fermé ses portes aux juifs, comme tous les lieux publics, mais pas totalement: la loi faisait obligation d'exclure les juifs tout en incluant 1 ou 2 % de juifs alibis et otages. La guerre

finie toutes ces mesures racistes légales avaient été jetées aux oubliettes. Mais à Fromentin, on n'avait pas oublié le plaisir de l'exclusion. On avait tout simplement perpétué clandestinement une tradition. C'est ainsi que je fis mes études dans un lycée où les juives se comptaient sur la main. Moi-même la seule juive dans ma classe presque tout le temps. Mon père mourut à l'aube de 1948 sans avoir eu le temps de mesurer l'étendue de la maladie. Pourtant dès 1947 il avait dû intervenir deux fois contre une catholicisation insidieuse illégale de l'enseignement.

Le lycée Fromentin, on ne pouvait pas le détester. C'était une féminité, moderne, somptueuse, des terrains de gymnastique lumineux, il y avait des eucalyptus, des couloirs secrets, des souterrains, un jour il y eut de la neige, a la récréation dans une cour édénique on se battait autour de la vieille Maria Carabosse une petite fée ratatinée en forme de sucre d'orge cassé qui vendait des sucres d'orge. Mais je ne pouvais pas l'aimer librement. Cela sentait Vichy dans les beaux couloirs et les bureaux.

Je vécus cabrée, irritée, et chaque année plus fortement nourrie de vigilances, de révolte. Je détectais les relents de racisme et de colonialisme chez les professeurs. Un culte de la France régnait et ne s'interrogeait jamais. On apprenait la France. Seules des professeurs françaises venues de France apportaient, ô paradoxe, un air frais d'étranger. Les autres pour la plupart, "françaises d'Algérie", vivaient confortablement assises sur les divans d'un volcan, comme vivent les dames aveugles avant la Révolution.

Notez qu'il n'y avait aucun discours explicite. Cela eût facilité ma vie et ma mission intime. Mais tout était signe et symptôme. Alors je faisais, seule, ma lecture politique, et sans avoir personne à qui confier mes soupçons, jeune, pas encore formée, mais depuis toujours alertée. Les élèves mes compagnes toutes françaises et chrétiennes moins insidieuses et périlleuses que les professeurs. Occupées à l'enfance dans les jardins ensorcelés de Fromentin. Dedans, il n'y avait que l'Algérie sans Algériens. Il était naturel que l'une dise à l'autre qui lui refusait une gomme: "fais pas la juive". Le jour où j'entendis cette phrase, j'avais 11 ans, je demandai une explication. L'autre, plus âgée, me la donna: ça veut dire: sois pas avare. J'engageai une protestation qui ne fut pas comprise. Pour l'autre cette expression faisait partie normale de la culture française. Mon père venait de mourir.

Il y avait seulement des signes invisibles: absence de juives, absence de musulmanes. De brillantes absences qui me crevaient les yeux et me coupaient le souffle. Comment faire voir l'invisible? L'Algérie coloniale championne du monde du rendre-invisible: on n'avait même pas besoin d'apartheid: on pouvait se promener au milieu de la foule algérienne sans les voir. On disait "les arabes" (et pas algériens: algérien est un mot révolutionnaire) et c'était un mot magique: on ne voyait plus ni la foule, ni les regards fiévreux des hommes offensés, ni les femmes farouches, ni une misère que je n'ai plus jamais revue avant de la retrouver en Inde, ni la colère des humiliés, ni la haine des opprimés, ni les ulcères, ni les loques. Les "blancs" dits "Européens" jouissaient de toutes leurs forces. Un appétit pareil je n'en ai jamais vu. Encore aujourd'hui j'éprouve une méfiance et une répulsion à l'égard de l'énorme jubilation des français d'Algérie. J'y devinai le symptôme: la fête avant la tempête.

Au Lycée Fromentin le camouflage était déployé sur la totalité de la réalité.

Je voyais l'invisible. J'entendais les glissements furtifs dans les discours des professeurs de français et d'histoire-géo. J'apercevais les escamotages. Et personne à qui me plaindre.

Mon frère élève au lycée Bugeaud, en ville, avait la chance d'être dans un théâtre où tout se disait. Les insultes volaient. Il y avait des juifs et des musulmans parmi la majorité colonialiste. Donc on pouvait en venir aux coups, soulagement pour la soif de

justice.

Mais au Lycée Fromentin, un voile étouffait tous les sens. Réduite à l'impuissance, je me démenais comme une bête: il n'y avait pas les mots. Le poison circulait en douce. Je rêvais de batailles. Je faisais mes compositions comme le champion d'une cause qui n'existait pas -et n'était pas reconnue.

A 13 ans j'allai passer l'été en Angleterre mon premier pays d'outremer, et je jurai de quitter ma prison au premier moment possible.

C'est alors qu'apparurent au lycée trois musulmanes, dans ma classe. Elles entrèrent aussitôt, avec un privilège absolu, pour toujours dans ma mémoire. En une saison elles me devinrent inoubliables. Et je ne savais rien. Sinon qu'elles étaient pour moi les incarnations de la vérité. Mais laquelle?

Samia Lakhdari, Leïla Khaled, Zohra Drif. Une brune, une rousse, une blonde. Une souriante, une rieuse, une grave. Il est très difficile de raconter une histoire qui n'a pas eu d'événements. Cette histoire m'arrivait. Ce qui m'arrivait, ça je le savais, c'était l'Algérie. Que cette arrivée de trois jeunes filles ait eu pour moi une dimension prophétique, je l'ai vécu. Seule. Cela n'avait pas de noms. C'était biblique. J'avais le message. Non qu'elles-mêmes me l'aient donné. Mais je l'avais reçu. Je fus attachée à leur présence.

Tout cela ne se disait pas. Ma vie avait changé d'horizon, de sens. Je ne le disais pas. J'éprouvais une sensation de communauté. Avec elles. Mais dire cela n'avait ni chance ni sens. C'eût été dans l'anticipation, une déclaration d'amour pour l'avenir encore bien caché derrière les frondaisons de Fromentin. C'est *ma* vie qui avait été transportée sur une autre planète. C'est moi qui avais besoin d'elles, de leur liberté future pour que la mienne puisse éclore. J'avais aussi besoin indéfinissablement d'une trouvaille, d'une retrouvaille, d'une alliance, car avec elles je me faisais sens. Je les appelais en silence et sans espoir. J'étais derrière les barreaux d'un destin dément, parquée chez les français mes dissemblables, mes adversaires, les mains tendues vers les miens, de l'autre côté, des mains invisibles tendues vers ma propre tribu qui n'avait pas d'yeux pour moi. Pour elles, sûrement j'étais ce que je n'étais pas: une française. Mon désir d'elles si antique, mon désir d'innocence, de purification, inaudible. Il n'y eut pas de *nous*.

Ma solitude doubla. Mais j'étais plus gale. J'ai beaucoup ri avec mes trois amies, celles que j'aimais pour les années lointaines et qui ne savaient pas à quel point de nécessité je les aimais. Dans l'étroit voisinage du lycée elles restèrent toujours pour moi mes lointaines, mes jeunes filles en fleurs, elles vivant en moi, moi ne les habitant pas. Je pourrais raconter mille détails de cette relation chaste et audacieuse. Mais la lettre à Zohra m'attend.

Je quittai l'Algérie en 1955. Sans deuil. Sans idée de retour. J'enlevai mes bandelettes. Assez tu. Assez avalé. J'otai mon bâillon. Je commençai. Enfin je cessai d'être celle que je n'étais pas. Et je fus l'étrangère que j'étais. Inconnue. Allégée de mon double la colère qui m'avait jusqu'alors accompagnée. Je n'avais plus à porter les péchés de la France moi qui avais été dès l'enfance chassée et honnie par la France. La guerre, enfin, la juste.

Selon la tradition de mon père, mon frère étudiant en médecine à Alger était engagé en faveur de la lutte des Algériens pour l'indépendance moi je l'étais en France naturellement. Nous n'étions plus ces ligotés mépris et méconnus ces otages de la comédie tragique des nationalités. Il y avait enfin lieu avenir, cause, promesse: l'Algérie aux Algériens. Pas à moi bien sûr. Enfin je pourrai jouir d'être délivrée de l'usurpation du vol, de l'expropriation, de l'esclavage, des crimes français.

Alors je lus le journal: Zohra Drif armée dans la Casbah. Aux cotés de Yacef Saadi. C'était le message. Le résumé des livres écrits par dessus nous. Nous sommes des personnages dans un grand récit. Nous roulons à la ligne sur la page sans jamais voir le volume où nous figurons. Mais il arrive que l'Auteur nous hisse un matin hors du chapitre et, nous tenant au-dessus de l'intrigue de nos existences, nous révèle brièvement l'architecture du tout, l'accord des détails, la concordance des métaphores et, un instant, nous voyons extérieurement à nous-mêmes la figure de notre histoire.

J'eus ma vision. Une exultation me prit. L'incandescence murmura: écris une lettre à Zohra. Oui, oui, une lettre à Zohra Drif. Quelque chose un salut, une joie, quoi.

Je ne l'écrivis pas. Pas avec des mots. Elle séjourna dans mon désir, en patience. Elle cherchait ses mots, sa forme, son ton, son adresse. Je cherchais. Où l'adresser? Fausse question. Une fois rédigée elle se serait débrouillée pour trouver Zohra dans la Casbah. Ce n'est pas cela. Je ne l'écrivais pas. Elle voletait près de mon épaule. Je lui souriais de côté. J'allais l'écrire bientôt. J'écrirais: Zohra, c'est Hélène. Non ce n'est pas cela.

Elle dirait: Zohra, l'Algérie, enfin, toi, je l'avais pressenti, je ne l'avais pas espéré, il y avait quelque chose derrière tes yeux qui ne se montrait pas, une garde, enfin toi. Elle dirait: "nous avons tant souffert séparément, grincé des dents, mâché la méfiance amère". Non. J'avais dix-neuf ans, je faisais l'expérience de la lettre impossible. C'était la première fois. Dans la lettre impossible on veut expliquer tout à Dieu, on communique, on n'est ni humble, ni orgueilleux, on reconnaît et l'on est reconnu, entre nous l'incompréhension règne respectueusement, on parle le surhumain sans honte et sans pudeur, on passe des nuits à se voir l'écrire, d'heure en heure on s'élève, on approche, à l'aube on renonce, on est encore trop loin de la bonne hauteur. Nous sommes si petits et si embrouillés, on l'écrira demain.

Ce que je ne voulais pas écrire c'était une lettre du lycée Fromentin, ni une lettre du lycée Lakanal à Sceaux. Je voulais l'impossible, la seule qui fût digne de l'immensité de l'événement.

Comment écrire selon la justice à Zohra l'Algérie? La lettre à Zohra ne me quitta pas. Il y a des lettres que l'on n'écrit pas, cela ne veut pas dire qu'elles n'existent pas. Changées en prière et en pensée, elle restent auprès de nous, pendant des dizaines d'années, prêtes à être, inoubliées, sublimes. Attendant que nous ayons atteint la région où elles pourront se poser enfin en phrases. Dans cette lettre je disais: Zohra, ensuite les mots s'en allaient et toute l'histoire de l'Algérie déferlait depuis l'Atlas jusqu'au Tell, le papier ne contenait pas ces reliefs que j'ai adorés sans les avoir jamais vus.

C'était une lettre à l'image de ma fatalité d'Algérie: muette, ardente, fidèle, enthousiaste. Interdite. Je puis en parler puisqu'elle est toujours là. Elle n'est pas passée. Je ne l'ai pas jetée à l'oubli. Elle le sait. Je ne l'ai pas déniée. Elle est le portrait de ma propre inexistence, fantôme que j'étais enfant et jeune fille, subreptice et inconnue au lycée. Je la garde, inachevée. Elle est la seule photo de mon âme que j'accepte comme témoignage de mon extrême impuissance algérienne.

Il y a d'autres raisons à ce non-advenir? La peur de l'amour la peur de la haine. Beaucoup d'autres, sans doute, mais je ne les connais pas.

Lorsqu'en 1993 je rencontrai Hamida, ma première Algérienne venue près de moi, en réalité, assise à côté de moi assise à côté d'elle à une table comme si absolument rien ne nous séparait, pas de montagne, pas d'infamie coloniale, ni religion ni muraille ni silence séculaire, lorsque je me trouvai moi-même et elle Hamida me parlant en tremblant des têtes coupées, des égorgements, de l'Assassinat qui s'est emparé de ce pays, et rien ne

m'enfermait je n'étais pas chassée, dedans l'heure qui nous unissait la première, je demandai à Hamida des nouvelles de Zohra Drif. Comme si ma lettre muette avait attendu pendant quarante ans que Zohra lui réponde.

18.2.98

[Nota: Agradecemos a la autora que nos haya permitido reproducir este texto, inédito en volumen.]